



HAL
open science

LAARI, KIKOONGO, KISUUNDI OU CRÉATION D'UN MÉGA-ETHNIE LAARI DANS LA RÉGION DU POOL

Elise Solange Bagamboula

► **To cite this version:**

Elise Solange Bagamboula. LAARI, KIKOONGO, KISUUNDI OU CRÉATION D'UN MÉGA-ETHNIE LAARI DANS LA RÉGION DU POOL. Laurentian University. Langues en contexte/Languages in Context, Série monographie en sciences humaines (22), Laurentian University, pp.175-192, 2019, 978-088667-109-9. hal-02299778

HAL Id: hal-02299778

<https://inalco.hal.science/hal-02299778>

Submitted on 19 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laari, kikoongo, kisuundi, kigaangala ou création d'une méga-identité laari dans la région du Pool

Élise Solange Bagamboula
Université Sorbonne Paris Cité

Résumé : Cet article vise à décrire le phénomène relatif à la construction de la méga-identité laari dans la région du Pool en République du Congo. Il est question de voir comment elle est vécue chez les locuteurs des autres dialectes koongo et quelles sont les raisons qui justifient son adoption. Les micro-ethnies, ainsi que l'attachement qui leur est parfois accordé, dans certaines circonstances, sont parallèlement étudiées. Le bilan du rapport entre le laari et surtout le kikoongo est également fait. L'une des questions qui se posent est de savoir si l'on peut, indistinctement, utiliser le terme laari pour parler du kikoongo. Le sondage réalisé auprès des locuteurs du kikoongo, du kisuundi et du kigaangala vise à cerner leur point de vue sur cette problématique ainsi que leurs motivations respectives. La réflexion est faite à la lumière de données d'ordre historique, ethnologique, sociologique, dialectologique, linguistique, sociolinguistique, entre autres.

Mots-clés : bantoue ; dialectes koongo ; ethnicité ; identité ; kigaangala ; kikoongo ; kisuundi ; laari ; langue ; région du Pool ; véhicularisation

Abstract: This paper describes the phenomenon related to the development of a mega laari identity in the Pool region of the Republic of Congo. In fact, people from other koongo's dialects tend to consider themselves as full members of this community. This study seeks to uncover the reasons that justify laari's adoption by Kikoongo, Kisuundi and Kigaangala's speakers. Furthermore, in other contexts, these speakers demonstrate their attachment to their own ethnicities. However, the relationship between Laari and Kikoongo, in particular, is analyzed to understand if one can use Laari instead of Kikoongo to express the same reality. The sample survey undertaken with Kikoongo, Kisuundi and Kigaangala speakers aims to gather their points of view about this question, as well as understand their motivations concerning their adoption or rejection of the Laari identity. Data for this study is derived from different sources mainly from history, ethnology, sociology, dialectology, linguistics, sociolinguistics, among others.

Keywords: Bantu language; ethnicity; identity; Kigaangala; Kikoongo; Kisuundi; Koongo dialects; Laari; Pool region; vehicularization

Introduction

De nos jours, les dialectes tels que le kikoongo, le kisuundi et le kigaangala ont évolué vers un seul et même dialecte : le laari. Celui-ci est devenu une langue véhiculaire à Brazzaville et dans la région du Pool. Les locuteurs de ces dialectes ont forgé une identité ethnique commune autour de cette langue en s'auto-proclamant comme appartenant à cette ethnie. Ce regroupement fait presque l'unanimité chez les locuteurs des autres dialectes de la région à cause, en grande partie, du taux élevé de ressemblance de leurs dialectes avec le laari et de la proximité géographique de leurs territoires avec celui du laari. Mais, dans certaines situations, il arrive que ces mêmes locuteurs, réaffirment leur identité originelle.

Nous analyserons la question de l'identité, telle qu'elle se pose dans la région, d'un point de vue historique et à travers les glossonymes, c'est-à-dire les noms des langues qui sont aussi rattachés aux ethnonymes, les noms utilisés pour désigner les locuteurs qui les parlent. En partant des résultats d'une étude qui a permis de calculer la distance entre les dialectes, nous essayerons de voir si les frontières subjectives, fixées par les locuteurs, correspondent à ceux-ci. La véhicularisation du laari à Brazzaville, et dans la région du Pool, sera aussi abordée pour montrer comment les locuteurs des dialectes voisins consentent à parler le laari et à être considérés comme membres, à part entière, de cette ethnie. Le sondage réalisé auprès d'informateurs du kikoongo, du kisuundi et du kigaangala permettra de cerner leurs motivations. L'accent sera également mis sur les rapports qui existent entre le laari et le kikoongo, pour voir si l'un peut être pris pour l'autre et inversement. Ce tour d'horizon vise à déterminer les mécanismes qui définissent l'identité, donc l'ethnicité, telle qu'elle se manifeste chez les locuteurs des dialectes koongo de la région du Pool.

1. Situation de la région du Pool

Le laari est parlé en République du Congo, située en Afrique centrale, notamment dans la Région du Pool. Cette région s'étend sur une superficie de 34 000 km² et compte 236 595 habitants¹. Sa population est répartie dans des villages situés le long, et en dehors, des axes routiers. Brazzaville, la capitale du pays, est localisée dans cette région.

¹ Wikipédia, « Département du pool », <https://lc.cx/mDGT>, site consulté le 27/3/2019.

Deux grands groupes ethniques coexistent dans la région : les Batéké, localisés au nord-ouest de la région, et les Bakoongo¹ qui occupent le reste du territoire. Ces deux groupes sont originaires de l'ancien Royaume du Kongo appelé *Koongo dya ntotela* par les autochtones.

2. Origine historique des populations koongo

Historiquement parlant, les Bakoongo² proviennent de l'ancien Royaume Kongo³, fondé au 15^e siècle par Nimi Alukeni, qui avait pour capitale Mbanza Kongo localisée dans l'actuel Angola. Le royaume était divisé en six provinces, gouvernées de manière décentralisée : Mbata, Mbamba, Sundi, Soyo, Mpangu et Mpemba. Le kikoongo était la principale langue du royaume. L'ancienneté de cette langue est donc indéniable, car, en effet, « [l]a langue Kongo a, depuis bien des années déjà, été l'objet de recherches approfondies ; il semble même que le Kongo ait été l'un des premiers idiomes étudiés du groupe bantou⁴ ». François Lumwamu⁵ le souligne même lorsqu'il fait remarquer que les premières études sur les classes nominales, ayant permis la reconnaissance des langues bantoues, ont reconnu huit classes issues du kikoongo. La profondeur historique de ce passé commun a cristallisé le sentiment d'appartenance à une seule et même famille chez tous les Bakoongo, quel que soit le territoire qu'ils occupent aujourd'hui. En effet, bien que disséminés actuellement en République Démocratique du Congo (RDC), en République du Congo, en Angola, au Cabinda et, dans une moindre mesure, au Gabon, les Bakoongo ont conscience du lien culturel, très fort, qui les unit.

Il est important de noter que le terme « ladi » apparaît dans cette carte qui illustre la fondation du royaume, dès son origine, alors que nombreux sont ceux qui considèrent qu'il est de création récente⁶. Même si, à l'heure actuelle,

¹ Nous transcrivons ce terme avec une voyelle longue, car c'est ainsi que les locuteurs le prononcent, même s'il est transcrit avec une voyelle brève en français et par des auteurs tels que Jean De Dieu Nsonde (dans *Parlons kikongo : le ladi de Brazzaville et sa culture*, Paris, L'Harmattan, 1999) et le Révérent Père Schaub (dans *Grammaire ladi*, Brazzaville, 1978). L'allongement vocalique a une valeur distinctive dans la langue.

² Ce terme désigne toutes les populations d'origine koongo.

³ Jan Vansina, « Notes sur l'origine du royaume de kongo », *The Journal of African History*, vol. 4, n° 1, 1963, p. 33-38.

⁴ Karl Edvard Laman, « Dictionnaire kikongo-français avec une étude phonétique décrivant les dialectes les plus importants de la langue dite kikongo », mémoire, Institut Royal Colonial Belge, Université Upsala, 1932, p. IX.

⁵ François Lumwamu, « Sur les classes nominales et le nombre dans une langue bantou », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 40, vol. 10, 1970, p. 489.

⁶ Nous verrons, plus loin, que cet argument est avancé par certains Bakoongo pour justifier la différence entre les deux dialectes.

nul ne peut dire à quoi il est rattaché, son attestation bat néanmoins en brèche l'hypothèse de la nouveauté de son apparition. Nous reviendrons sur ce point plus loin dans une discussion qui nous permettra de comprendre l'évolution des identités ethniques à la lumière des éléments recueillis.

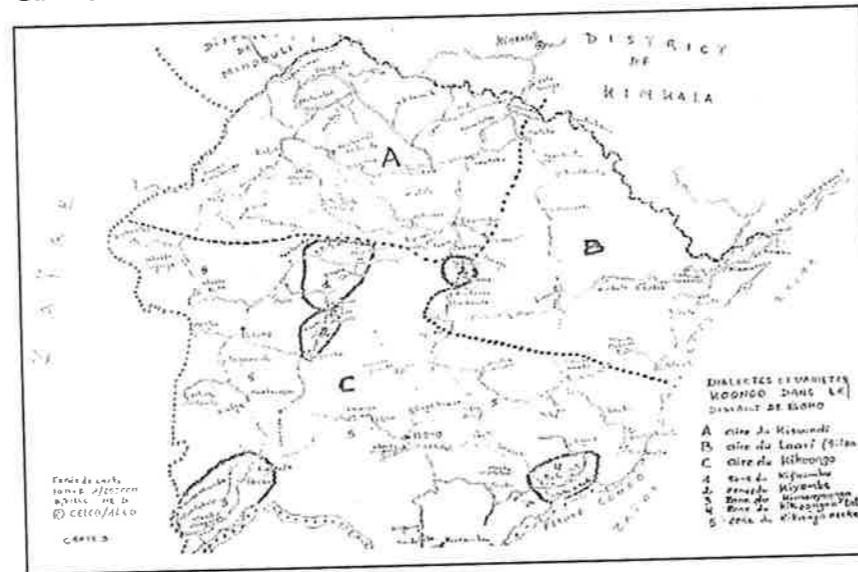
Carte 1. République du Congo : Région du Pool et Brazzaville¹



Carte 2. Fondation du Royaume Kongo²



Carte 3. Les dialectes koongo dans la région du Pool³



¹ Ibid.

² Jan Vansina, *op. cit.*, p. 34.

³ Élise Solange Bagamboula, *Les dialectes koongo de la région du Pool : description géolinguistique et mesure de l'intelligibilité*, mémoire de Maîtrise, Brazzaville, Université Marien Ngouabi, 1992, p. 45.

3. L'identité à travers le glossonyme

Les termes employés pour désigner les langues sont révélateurs de la manière dont les locuteurs se définissent ou sont étiquetés par les autres. Dans ce contexte, les ethnonymes sont identiques aux glossonymes. C'est ce qui apparaît lorsqu'on décrypte les glossonymes des dialectes qui sont à l'origine des termes utilisés pour nommer les membres des ethnies auxquelles ils sont rattachés.

3.1. Le kikoongo

Ce terme a plusieurs acceptions. Il désigne à la fois :

- le groupe linguistique localisé en Afrique centrale qui porte l'étiquette H10 ;
- le munukutaba ou le kikoongo ya leta¹ parlé à la radio et à la télévision nationale ;
- le kikoongo, le laari, le kisuundi et le kigaangala, que les non avertis ne parviennent pas à distinguer.

Les variétés du kikoongo parlées dans le district de Boko sont ceux auxquels nous faisons allusion ici. Le kikoongo comprend trois variétés :

- le kikoongo nseke : *nseke* signifie «[...] plaine, campagne, terre ferme, côte (contraire de l'eau)²». Il est parlé par les Bakongo qui occupent la plaine, par opposition à ceux localisés au bord du fleuve ;
- le kikoongo manyaanga également appelé *kikóongo kya manyaanga* ou *kimanyaanga*³, parlé à Ntombo-Manyanga et dans ses environs ;
- le kikoongo ntatu ou *kikóongo kya ya ntatu*, littéralement, 'kikoongo du frère trois'. Ce sont les Balaari qui les ont appelés ainsi. Ces Bakongo ne se rendaient à Brazzaville que le mercredi qui se dit *limbu kya ntatu* dans leur langue. Cette variété s'appelle aussi *kikóongo kya lambá nzari*, *lambá nzari* et signifie « berge du fleuve », car ils sont situés au bord du fleuve Congo.

3.2. Le laari

L'origine et le sens du mot « laari » sont mal connus. En outre, « son identification est relativement tardive¹ ». Les locuteurs disent qu'ils étaient, au départ,

¹ Qui signifie littéralement, kikoongo de l'État.

² Karl Edvard Laman, *op. cit.*, p. 761.

³ Le kimanyaanga est également parlé en République Démocratique du Congo (RDC). Les populations des deux pays se côtoient ; aucune limite naturelle ne les sépare.

des Bakoongo habitant le village Mingenge, situé à 5 km de Boko. C'est suite à une mésentente qu'ils ont quitté cet endroit pour s'installer là où on les trouve maintenant et à Brazzaville². André Jacquot les localise aussi jusqu'à Boko lorsqu'il écrit :

Nous utiliserons pour cela les données fournies par le laadi, langue du Groupe Koongo parlée sur la rive droite du fleuve Congo de Brazzaville à Boko, c'est-à-dire dans ce que Laman appelle le 'domaine linguistique central' (*op. cit.*, page XL), considéré par lui comme le foyer de la 'langue kongo', et très étroitement apparentée aux autres parlers de cette aire³.

De même, Malcolm Guthrie ne fait nullement allusion, dans sa classification, au dialecte kikoongo en République du Congo. Il ne mentionne que le laadi dans le groupe H10 :

- | | | |
|------------|------|-----------------------|
| a) Laadi | H16f | Congo-Brazzaville |
| b) Kikongo | H16g | Congo (RDC) |
| c) Kikongo | H16h | Angola et Congo (RDC) |

L'auteur distingue le laari par le retrait de l'étiquette H16f par rapport aux deux autres dialectes. On pourrait croire que cela traduit une différence significative, alors qu'à bien y voir, l'homogénéité dans ce groupe est manifeste par les étiquettes. En effet, les indices *f*, *g* et *h* montrent qu'il y a indubitablement une très grande proximité entre ces variétés. Leur différence se situe uniquement au niveau des noms qu'elles portent. Nous reformulons donc cette stratification, comme suit, pour lever l'ambiguïté :

- | | | |
|--------------------|------|-----------------------|
| a) Kikongo (Laadi) | H16f | Congo-Brazzaville |
| b) Kikongo | H16g | Congo (RDC) |
| c) Kikongo | H16h | Angola et Congo (RDC) |

Vu sous cet angle, on peut dire que le laari est le « kikoongo portant ce nom au Congo-Brazzaville⁴ ». Les locuteurs distinguent deux variétés du laari :

- le laari de Biiza⁵ (Biiza fut le nom d'un ancien chef de canton) ;
- le laari de Kinkala (Kinkala est le nom d'un district de la région).

¹ André Jacquot, « Étude descriptive de la langue laadi », thèse de doctorat, Paris V, Université de Lille, 1982 [1971], p. 5.

² Georges Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires*, [s.l.], Éditions Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1985 [1956], p. 5.

³ André Jacquot, « Forme du pronom de 2^e personne du singulier en kikoongo », *Journal of African Languages*, vol. 6, n° 1, 1967, p. 58.

⁴ Nous rediscuterons de ce point plus loin.

⁵ Spontanément, les locuteurs disent parler le laari sans autre précision. C'est lorsqu'on veut en savoir plus qu'ils fournissent ce détail. Il en est de même pour l'autre variété.

3.3. Le kisuundi

Ce terme vient du verbe *kusuundá* qui signifie « être profond, sérieux, supérieur à¹ ». Le kisuundi était le dialecte de la province de Nsundi, située au nord-nord-est de l'ancien Royaume Kongo. Les locuteurs reconnaissent trois variétés :

- le kisuundi kya nkeleke : Nkeleke fut le nom d'un ancien chef de terre ;
- le kisuundi kya ngwaari : Ngwaari fut aussi un chef de canton ;
- le kisuundi kya mayama : Mayama est le nom d'un district de la région.

Les Basuundi de Ngwaari et ceux de Mayama ont aussi habité la zone de Nkeleke avant de la quitter pour conquérir des espaces plus exploitables.

3.4. Le kifuumbu

Ce glossonyme vient certainement de *mfúumbu*, le nom d'une plante très prisée par les populations locales et utilisée comme légume. À en croire les locuteurs, les Bafuumbu étaient des Basuundi qui vivaient auparavant à Nkeleke avant de s'installer dans une plaine où abondait cette plante. Ils furent appelés *Bisi mfúumbu* « originaires de *mfúumbu* », puis Bafuumbu.

3.5. Le kiyombe

Ce terme vient de Mayombe², nom d'une ancienne forêt attribué au village bâti à cet endroit. Les habitants étaient au départ des Bakoongo *nseke* avant leur migration.

3.6. Le kigaangala

Ce mot vient du verbe *kugaangalá* et veut dire « s'insurger contre quelqu'un en désobéissant³ ». Les locuteurs interrogés⁴ admettent qu'ils étaient des Bassundi avant de s'en séparer.

3.7. Le kidoondo⁵

Ce glossonyme vient du verbe *kudoondá*, qui signifie, dans plusieurs dialectes koongo, « frapper sur l'enclume ». Les Badoondo¹ seraient d'anciens forgerons et leur identité se serait construite autour de leur activité.

¹ Karl Edvard Laman, *op. cit.*, p. 925.

² Ce village s'appelle aussi Mpika, comme celui des Bakoongo *nseke*.

³ Karl Edvard Laman, *op. cit.*, p. 188.

⁴ Le *bagaangala* est essentiellement localisé à Mindouli et dans ses environs.

⁵ Le phénomène que nous décrivons ici ne concerne pas ces deux derniers dialectes.

3.8. Le kinkeenge

Nkeenge est le nom d'une rivière située vers Mouyondzi. Les locuteurs ignorent les raisons pour lesquelles cette rivière a été appelée ainsi. Il est cependant certain que ce nom est souvent attribué aux personnages féminins dans la littérature koongo.

L'examen des glossonymes montre que les noms des dialectes qui désignent les locuteurs sont très évocateurs. Ils ont été choisis, entre autres, sur la base :

- a) des noms des autorités qui gouvernaient ;
- b) des villages ou des districts qu'ils habitaient ;
- c) du relief, de la végétation, de l'hydrographie, etc. donc de la forme de l'espace qu'ils occupaient ;
- d) des activités qu'ils pratiquaient ;
- e) des comportements qu'ils affichaient.

Mais ces cloisonnements, opérés par les locuteurs, ne coïncident pas toujours avec les données objectives comme celles issues de l'analyse dialectométrique.

4. Résultats de l'analyse dialectométrique

Nous abordons cet aspect pour montrer que là où les individus érigent une frontière, la langue, elle, ne l'impose pas. Pour s'en convaincre, il suffit de confronter les résultats de l'analyse dialectométrique, réalisée sur l'ensemble des dialectes de la région, aux dires des locuteurs. La dialectométrie se définit comme étant : « l'ensemble des méthodes et procédés utilisés pour mesurer les distances linguistiques ou la proximité entre les langues et les dialectes d'une région cohérente. Le but de la dialectologie est donc de dégager toutes les relations existant entre les parlers d'une région donnée ». Suite à cette comparaison, il est apparu que le degré de divergence, surtout entre les variétés et leurs dialectes de référence, est quasi-nul ; rappelons que, dans la plupart des cas, les locuteurs reconnaissent avoir formé une seule communauté avec d'autres locuteurs avant de se séparer d'eux. Il en est de même pour le laari et le kikoongo ; la moyenne de leur taux de ressemblance, y compris celui des tests non métriques, se situe au-delà de 90 %. On peut décréter, dans ces conditions, qu'il s'agit d'une seule et même langue². De tous les dialectes de la région, le kissundi est celui qui est le plus proche du laari et du kikoongo. Le kigaangala est en zone tampon entre le bloc constitué du

¹ La plupart d'entre eux sont localisés dans la région voisine de la Bouénza, notamment à Boko-Songo.

² Nous avons ici un élément qui montre qu'il y a identité entre le laari et le kikoongo.

laari, du kikoongo et du kissundi, d'une part, et celui composé du kidoondo et du kinkeenge, d'autre part. La proximité entre les dialectes est l'un des principaux facteurs qui favorisent le basculement des populations des micro-ethnies vers la mega-ethnie laari.

5. Affirmation de l'identité laari à Brazzaville et dans la région

Les enquêtes dialectologiques menées dans la région ont permis de constater l'ampleur de ce que nous appelons « le phénomène laari ». Ayant cessé d'être uniquement la langue des Bisi Mingenge, littéralement « originaires de Mingenge », le laari a dilaté sa zone d'influence pour devenir également la langue des locuteurs des autres dialectes koongo, voire des Batéke du Pool. En effet, la zone occupée actuellement par le laari était jadis peuplée par les Bateke pacifiquement repoussés vers le nord. « Les regroupements restés sur place ont subi une assimilation soit complète, soit en cours¹ ». Les locuteurs des dialectes koongo, installés à Brazzaville, ont pris l'habitude de se considérer comme étant des Balaari. Ils sont majoritaires dans les quartiers de Makélékélé, de Bacongo et de Moukoundji-Ngouka. Les statistiques manquent pour ces deux derniers quartiers. « Le quartier Bacongo compte plus de 36 000 locuteurs laari (ou se disant tels parce qu'ils parlent laadi par imitation, mais souvent koongo, suundi ou gaangala) ; soit 88,9% de la population de l'agglomération². »

Les dernières statistiques sur ce sujet, obtenues à l'issue d'une enquête réalisée dans les marchés de Brazzaville, sont celles de Josué Ndamba, Marcel Missakidi et Célestin Nsadi. Elles montrent que les langues véhiculaires sont devenues des langues maternelles chez certains locuteurs âgés de 20 à 35 ans. Mais, pour le laari, on trouve aussi des locuteurs ayant 50 ans³. Dans le classement des langues parlées dans les marchés, le laari arrive en troisième position après le français, le lingala et le munukutuba qui jouissent, pour le premier, du statut de langue officielle, et pour les derniers, de celui de langue nationale. Le constat ici est le même :

Le cas du laari est différent. Il s'agit en fait d'un véhiculaire au sens où c'est la variété qui tend à uniformiser les formes du kikoongo parlées dans la région administrative du Pool. Son poids démographique, la dispersion de ses locuteurs dans tous les

¹ André Jacquot, « Étude descriptive... », *op. cit.*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 4.

³ Josué Ndamba, Marcel Missakidi et Célestin Nsadi, « Les langues des marchés au Congo », dans Louis-Jean Calvet et coll. (dir.), *Les langues des marchés en Afrique*, Aix-en Provence, Institut d'études créoles et francophones, Université de Provence, 1992, p. 104.

arrondissements de Brazzaville et d'autres facteurs sans doute font qu'il est appris par bon nombre de Brazzavillois et gagne ainsi du terrain¹.

Lorsque les populations des différentes localités arrivent dans la capitale, elles se regroupent sous le label d'une étiquette ethnique représentative. Cette stratégie leur permet de faire face aux autres ethnies qui s'organisent sur ce même principe. Cela répond au besoin d'appartenir à un grand groupe pour ne pas se faire écraser par les plus nombreux. Ce phénomène s'est propagé dans toute la région, grâce à l'exode rural, car lorsqu'elles repartent dans leurs villages, ces populations utilisent la langue de la ville et gardent, de surcroît, l'identité qui lui est rattachée. C'est de cette manière que le laari a gagné la région et s'est même installé dans les villages considérés comme étant le foyer des autres dialectes koongo. À cela, s'ajoute le fait que plusieurs véhicules font régulièrement la navette entre la ville et la campagne, puisque la région est traversée par la route nationale et la voie ferrée par lesquelles sont acheminés les produits vivriers.

Le prestige de la langue est un facteur non négligeable qui justifie l'adhésion à cette nouvelle identité. En effet, le laari jouit d'un prestige, de la part de ses locuteurs, par son statut de langue de la ville par opposition aux langues des villages. Ainsi, les sonorités des autres dialectes sont jugées rébarbatives et font l'objet de railleries dans la capitale. Cela conduit bien des locuteurs à gommer les substrats qui les distinguent des citadins, pour se conformer au modèle standard du laari.

Par ailleurs, il est important de souligner qu'il arrive parfois que les locuteurs des autres dialectes koongo clament leur identité ethnique première. En effet, il n'est pas rare de voir ressurgir les clivages lors des élections législatives, par exemple, où le choix des candidats se fait, avant tout, sur la base de l'origine tribale et territoriale. Les mariages interethniques sont également le lieu où l'on passe au crible l'identité ethnique des uns et des autres, car il est important de savoir avec qui l'alliance matrimoniale sera conclue, certains us et coutumes n'étant pas compatibles. C'est pourquoi un bilan est préalablement fait pour éviter que le mariage ne soit voué, à l'avance, à l'échec. Jusqu'à une époque récente, les mariages entre Bakoongo et Balaari, par exemple, étaient inconcevables, surtout lorsque l'homme était Mukoongo et la femme Mulaari. Ce contexte nous permet de comprendre les quelques réactions récoltées, auprès des locuteurs du kikoongo, du kisuundi et du kigaangala, suite au sondage que nous avons réalisé auprès d'eux².

¹ *Ibid.*, p. 101.

² Cette enquête s'est déroulée à Brazzaville.

6. Opinion des locuteurs des autres dialectes koongo

L'échantillon qui a servi à cette enquête était constitué d'hommes et de femmes, dont l'âge varie entre 22 et 69 ans, parmi lesquels¹ on compte : huit locuteurs du kikoongo, sept du laari, treize du kisuundi et deux du kigaangala, soit un total de trente informateurs. L'enquête a porté sur trois questions principales :

Question 1 : Quelle langue parlez-vous ?

Question 2 : Pensez-vous que le laari et le kikoongo sont une seule langue ?

Question 3 : Vous arrive-t-il de dire que vous êtes Mulaari ? Si oui, dites pourquoi, et à quelle occasion. Si non, dites pourquoi.

La question 1 : « Quelle langue parlez-vous ? » a révélé que tous les locuteurs admettent que le laari est devenu leur langue maternelle.

Tableau 1. Langues parlées par les autres locuteurs

Ethnies d'origine ²	Langues parlées			
	kikoongo	laari	Kissundi	kigaangala
Koongo	0	8	0	0
Laari	0	7	0	0
Suundi	0	13	0	0
Gaangala	0	2	0	0

Le tableau 1 illustre que le laari est devenu une langue véhiculaire dans la région.

Les avis sont partagés au sujet de la question 2 : « Pensez-vous que le laari et le kikoongo sont une seule langue ? » Certains informateurs, les plus nombreux, ont répondu « oui », estimant que ces deux dialectes « puisent leurs racines dans le kikoongo ancestral ». Le laari serait « la forme simplifiée ayant bénéficié de l'apport des autres dialectes » et « la variation se situe seulement au niveau de la prononciation » ; en un mot, c'est du « kikoongo urbain ». Les locuteurs ont affirmé ne pas avoir besoin de traducteur pour se comprendre. Ceux qui ont répondu « non », les moins nombreux, évoquent d'importantes variations

¹ Le climat de méfiance qui règne, au sein de la population, n'a pas permis de mener une enquête d'envergure portant sur une question aussi sensible que celle des identités, surtout que le pays a connu, dans les années quatre-dix, deux guerres tribales, en dehors de celle de 1958. Par ailleurs, les Bagaangala ne sont pas nombreux dans la capitale. Toutefois, cette analyse se veut, avant tout, qualitative plutôt que quantitative. La tendance que nous décrivons n'est plus à démontrer, car elle s'est généralisée ; nous l'illustrons donc ici.

² Nous avons retenu celle de la mère plutôt que celle du père puisque que la société koongo est matriarcale, c'est-à-dire que la filiation se transmet par la mère.

lexicales et tonales. Pour eux, le laari ne serait qu'« un mélange du kikoongo et du teké ». Ces dialectes sont différents parce que le kikoongo est la langue de l'ancien Royaume Kongo.

Tableau 2. Point de vue de locuteurs sur le rapport entre le laari et le kikoongo

Ethnies d'origine	Oui	Non
Koongo	5	3
Laari	5	2
Suundi	9	4
Gaangala	2	0

Pour ce qui est de la question 3 : « Vous arrive-t-il de dire que vous êtes Mulaari ? Si oui, dites pourquoi, et à quelle occasion. Si non, dites pourquoi ».

Tableau 3. Acceptation ou rejet de l'identité laari par les autres locuteurs

Ethnies d'origine	Oui	Non	Oui et Non
Koongo	2	4	4
Suundi	9	3	1
Gaangala	1	1	0

Les avis sont également partagés. Les Bakoongo sont ceux qui ont le plus tendance, à certains moments, à ne pas l'admettre. Les raisons évoquées sont les suivantes :

- a) Oui
 - je suis né Mulaari, je le resterai ;
 - forcément, mais je dis aussi que je suis Mukoongo ;
 - parce que c'est un droit, l'identité laari fait l'objet de récrimination dans la société congolaise ;
 - parce que je pense que je le suis.
- b) Oui et non
- c) non, ce sont les autres qui le disent ; si on dit que je suis Laari, je ne refuse pas, j'accepte.

Il ressort que les locuteurs acceptent volontiers l'identité laari, mais ils n'oublient pas, pour autant, qu'ils sont des Bakoongo.

- Non
 - parce que le groupe laari est très récent ;
 - parce qu'on ne naît pas Mulaari, on le devient ;
 - je ne suis pas de cette tribu ;
 - le laari n'est qu'une forme véhiculaire du kikoongo.

La véhicularité du laari, ou le fait d'avoir conscience de ses propres origines, motive ce refus.

Les Basuundi ayant accepté cette identité ethnique sont, par contre, plus nombreux. Les raisons évoquées sont les suivantes :

- Oui
 - tout le temps, parce que c'est la seule langue que je sais parler ;
 - c'est la seule langue que je sais parler, et non celle de mes parents ;
 - à cause de la tendance à l'unification de la langue koongo ;
 - oui, il n'y a aucune différence entre les deux ;
 - je me retrouve dans les deux ;
 - c'est la seule langue que je sais parler, je suis Suundi de souche, mais je parle laari ;
 - oui, puisque je suis Laari ;
 - tout à fait, parce que les Suundi qui vivent en ville se disent Laari, c'est le terme générique.

Certains avis sont mitigés :

- Oui et non :
 - oui, face aux gens des autres régions, entre gens du Pool, je précise que je suis Suundi même si je ne parle pas le kisuundi ;

Ce locuteur donne une réponse affirmative, mais il reste aussi attaché à son ethnie d'origine.

- Non
 - parce que j'ai conscience d'être Suundi ;
 - le laari est une langue que n'importe qui peut apprendre et parler.

Le locuteur reste attaché à ses origines, même s'il ne parle plus sa langue. Les raisons évoquées par les Bagaangala sont les suivantes :

- a) Oui
 - parce que ceux qui proviennent du rail sont tous considérés comme étant des Balaari ;
- b) Non
 - parce qu'au départ, mes parents étaient des Bagaangala.

On note également une divergence d'opinions. L'un tolère, alors que l'autre reste attaché à ses origines.

Il ressort donc que les locuteurs utilisent le laari. Ils se considèrent, pour la plupart, comme étant des Balaari, à l'exception des Bakoongo qui tiennent surtout à préciser qu'ils le sont.

7. Discussion

Nous allons, dans ce qui suit, esquisser quelques hypothèses qui pourraient éclairer le phénomène que nous analysons ici en partant des données recueillies. Notre point de départ est l'idée que l'ancienneté du laari ne fait plus l'ombre d'un doute¹. En outre, si l'on examine les différentes cartes, on s'aperçoit qu'il n'y a pas eu d'importantes migrations, depuis la fondation du royaume jusqu'à ce jour, hormis celle des Balaari, vers le nord, ce qui a permis leur installation à Brazzaville. En effet, les Bakongo restent localisés à l'extrême sud de la République du Congo, à la frontière avec la République Démocratique du Congo (RDC) où ils côtoient ceux de ce pays. Il est probable que Malcolm Guthrie ne les a pas distingués des Bakoongo de la RDC car ils portent le même nom et ne sont pas séparés par une frontière tangible². Les Basuundi demeurent situés entre le territoire des Bakoongo et celui des Balaari, eux-mêmes frontaliers avec les Batékés.

Les Bakoongo jouissaient d'un grand prestige dans le royaume. Leur territoire était localisé à proximité de la capitale Mbanza Kongo³. Ce prestige a pu également être nourri par le fait que le nom de leur langue était identique à celui du royaume ainsi que par le fait que le nom de leur ethnie était également attribué aux habitants de l'ensemble du royaume membres des autres groupes ethniques. Cela montre que, même à cette époque, les ethnies s'organisaient en méga-ethnie ; dans ce cas-ci, les ethnies avaient choisi l'étiquette « koongo ». Par ailleurs, nous avons vu que certains locuteurs du kikoongo considèrent qu'ils sont les « vrais » Bakoongo. Cet adjectif traduit un jugement de valeur ayant trait aux stéréotypes. Cela sous-entend l'existence, quelque part, de « faux » Bakoongo. De même, le terme « souche », utilisé par l'informateur suundi⁴, véhicule aussi une notion renvoyant au « vrai »⁵ par opposition au « faux ». Leur prestige est justifié par le fait qu'ils sont les descendants des habitants de la province de Nsuundi. Que dire alors des Balaari dans tout cela ? Le contexte que nous venons de décrire laisse penser que le prestige des Bakoongo et des Bassundi s'était forgé au détriment des Balaari. Tout porte à croire que c'était eux les « faux Bakoongo » qui « ne sont pas de souche ». Ils étaient probablement considérés comme des citoyens « de seconde

¹ Voir Carte 1.

² C'est la seule hypothèse plausible qui justifie pourquoi l'auteur ne les mentionne pas au Congo-Brazzaville.

³ Nous avons vu que celui des Balaari a un lien avec la ville de Brazzaville.

⁴ Voir la question 3.

⁵ Voir la définition du verbe *kusuundá* au point 4.3.

zone » parce, d'une part, ils étaient localisés à la périphérie, puisqu'éloignés du centre, et, d'autre part, à cause de leur proximité avec les Batékés aux us et coutumes complètement différents ; cela expliquerait pourquoi le laari est vu, par certains, comme étant une forme dégénérée du kikoongo¹ dépourvue de pureté. Cet élément souligne aussi le manque de considération que nous venons d'évoquer. Il y aurait donc eu peu ou prou d'intérêt pour le laari et ses locuteurs, ce qui aurait occasionné, au fil des siècles, une amnésie collective au sujet de son existence dès la fondation du royaume. La tradition orale, unique moyen de transmission de l'histoire, caractérisée par l'absence totale de l'écriture, source d'oubli, a dû y contribuer beaucoup. On retiendra, à ce stade, que l'identité fédératrice, bien avant la colonisation, était l'identité koongo associée au prestige du royaume, à laquelle toutes les ethnies du groupe, y compris celle des Balaari, et ce malgré l'absence de reconnaissance qu'on leur témoignait, se reconnaissaient, d'où l'attachement indéfectible de certains informateurs à ce passé glorieux par nostalgie.

Le modèle heuristique ci-dessous montre la manière dont s'organise l'identité, ethnique et linguistique, dans le contexte koongo. Il nous permet de comprendre les mécanismes sous-jacents qui expliqueraient les rétractations occasionnelles, auxquelles l'on assiste, par comparaison au modèle du laari.

Mglde2.= [Idt.1[Ethnie1²=Langue1]]+[Idt.2[Ethnie2=Langue2]]+[Idt.3[Ethnie3=Langue3]]

Nous voyons donc que l'identité s'exprime à deux niveaux différents :

- Le premier est celui de la sphère ethnique restreinte ; dans ce contexte, ethnie et langue se confondent³.
- Le second, plus élargi – c'est pourquoi nous utilisons le préfixe « mega » dans « méga-identité » ou « méga-ethnie » – est la somme des différentes identités ou ethnies ; dans ce contexte, les ethnies restent rattachées à leurs langues même si les locuteurs acceptent également l'appellation commune.

L'expansion du laari, grâce à la création de la ville Brazzaville, a inversé cette tendance. En effet, profitant de la colonisation, les Laari se sont installés dans la capitale où ils ont constitué l'essentiel de la main d'œuvre⁴ « puisque les Batékés qui s'y trouvaient, n'ont pas joué ce rôle qui aurait pu être le leur »⁵.

¹ Nous rappelons ici les propos de l'informateur qui qualifiait le laari de « mélange » ; voir la question 2.

² Le chiffre 1 est mis pour mulaari/laari, 2 pour mukoongo/kikoongo et 3 pour musuundi/kisuundi.

³ Cette identification est représentée par le signe (=).

⁴ Les Batékés qui s'y trouvaient n'ont pas joué ce rôle qui aurait pu être le leur.

⁵ Georges Balandier, *op. cit.*, p. 5.

Les ethnies regroupées auparavant sous l'étiquette koongo les y ont rejoints. Ensemble, elles se sont réorganisées autour de cette nouvelle grande ethnie. On peut dire qu'il y a eu transfert, de la méga-ethnie koongo à la méga-ethnie laari, sur fond de passé historique commun. Cela explique l'adhésion, sans difficulté, à cette nouvelle famille avec, à la clé, l'appropriation, par tous, du prestige associé au laari comme cela fût jadis le cas avec le kikoongo. Cependant, les ethnies et les langues s'agencent différemment dans cette entité :

MgIdt.=[Idt.1[Ethnie1=Langue1]]+[Idt.2[Ethnie2≠Langue1]]+[Idt.3[Ethnie3≠Langue1]]

On peut faire le constat suivant :

- Dans la sphère restreinte, l'ethnie ne correspond pas¹ à la langue. Les noms des autres populations n'ont rien à avoir avec la langue qu'ils parlent, pour laquelle ils n'ont plus aucune alternative². Or, l'identité ethnique sert, avant tout, à institutionnaliser les clivages en cristallisant les différences au travers des schémas culturels. C'est pourquoi, elle prend le dessus sur l'identité linguistique même lorsque la langue parlée par les locuteurs est le laari. Ce rejet se justifie par le besoin légitime d'affirmer son authenticité au risque de le compromettre. Ainsi, les identités (2) et (3) se définissent de la manière suivante dans ce modèle :

[Idt.2=[Ethnie2≠∅]] ; [Idt.3=[Ethnie3=∅]].

Le repli identitaire trouve ainsi ses raisons dans les considérations d'ordre tribales.

- La deuxième sphère regroupe aussi toutes les ethnies.

L'identité s'exprime de manière changeante parce que, comme nous venons de le voir, elle se conçoit à deux niveaux – dans deux sphères – impliquant d'autres paramètres, qui s'articulent de manière complexe :

- la sphère restreinte permettant au groupe d'être unique ;
- la sphère plus élargie assurant la sécurité, par rapport aux autres grandes ethnies, car l'union fait force.

Elle tient aussi compte des rapports entre les méga-ethnies koongo et laari sur la base de l'opposition entre l'ancien et le nouveau. Les divergences des raisons évoquées par les informateurs d'une même communauté trouvent leur explication par le fait que ceux-ci ne tiennent pas compte des mêmes dimensions de la question lorsqu'ils y répondent.

¹ Cette différenciation est représentée par le signe (*).

² Cela écarte l'hypothèse de la diglossie.

³ Le chiffre 1 est mis pour mukoongo/kikoongo, 2 pour musuundi/kisuundi et 3 pour mulaari/laari.

8. Synthèse

Grâce à ce tour d'horizon, nous pouvons dire que l'identité laari, telle qu'elle est vécue dans la région du Pool, repose sur les facteurs suivants : (a) une origine commune (l'ancien royaume Kongo), (b) une langue commune (le laari) et (c) un territoire commun (la région du Pool).

L'affirmation des similarités interethniques n'exclue pas le brandissement des traits distinctifs, car les critères d'ancienneté ou de modernité, de simplicité ou de complexité, de variation ou de ressemblance-tonales ou lexicales, minimes ou importants, sont utilisés au gré de chacun et en fonction des situations pour justifier la proximité ou l'éloignement, l'appartenance ou la non appartenance, à la même communauté. Il y a donc un va-et-vient incessant au niveau des frontières ethniques qui montrent qu'elles ne sont pas étanches :

[...] l'existence et le maintien des groupes ethniques ne dépendent pas des différences dans les formes culturelles manifestes : des discontinuités ethniques peuvent séparer des populations qui ne se différencient guère par la langue, la religion, les coutumes ou l'activité économique ; et inversement il peut y avoir de fortes différences culturelles dans un groupe qui se considère et agit comme une entité ethnique ; dans l'un et l'autre cas, l'organisation sociale en statuts ethniques dichotomisés peut se maintenir à partir d'un nombre très limité de traits culturels différenciateurs : soit qu'érigés en emblèmes, ils permettent de 'passer' sur les ressemblances avec les voisins, soit que promus comme critères exclusifs de l'appartenance, ils permettent de 'passer' sur les différences entre co-membres. Cette disjonction entre culture et ethnicité ne veut pas dire toutefois que l'ethnicité est vide de tout contenu culturel, mais que les différences culturelles n'ont pas de pertinence en elles-mêmes, en dehors du champ de relations où elles se trouvent organisées en catégories ethniques contrastives.

[...] les identités ethniques sont, dans une certaine mesure, optionnelles : elles sont objet de transactions et peuvent donner lieu à des recompositions stratégiques, en fonction des changements intervenant dans l'environnement, dans l'occupation des niches écologiques ou économiques ou dans l'organisation politique de la société considérée. Mais ce caractère fluctuant et labile des identités ethniques ne veut pas dire pour autant que les acteurs peuvent les manipuler ou les modifier à leur gré dans le cours des interactions. Les identités ethniques, en tant que revendications à être « jugé comme un certain type de personne », sont publiquement manifestées et soumises à validation ou à réfutation. Elles fonctionnent, dit Barth, comme des catégories d'inclusion/exclusion sur lesquelles à la fois Ego et Alter doivent s'accorder pour que leurs comportements soient mutuellement compréhensibles¹.

9. Conclusion

Depuis quelques années, les locuteurs du kikoongo, du kisuundi et du kigaangal, utilisent le laari, comme langue première, à Brazzaville et dans la région du

¹ Jocelyne Streiff-Fénart, *Frontières et catégorisations ethniques : Fredrik Barth et le LP. L'école et le défi ethnique*, <https://halshs-01110456>, 2003, p. 2-3.

Pool. À force de parler ce dialecte qui, au départ, était uniquement une langue vernaculaire, celui-ci s'est finalement hissé au rang de langue véhiculaire. Ayant ainsi perdu l'usage du kikoongo, du kisuundi et du kigaangala, la plupart de ces locuteurs se considèrent comme étant des membres, à part entière, de l'ethnie laari. Cette pratique généralisée dans la langue a ainsi donné naissance à la méga-ethnie laari constituée, non plus uniquement de Balaari, mais aussi de ces nouveaux membres par adoption. Toutefois, il n'est pas rare de constater que ces derniers affichent aussi l'étiquette de leurs ethnies originelles dans les situations voulues. Dès lors, les variations, même les plus minimales, qu'ils tolèrent lorsqu'ils se disent Laari deviennent des arguments qui leur permettent de manifester leurs particularités ; c'est le cas surtout des Basuundi et des Bakoongo. Même si, sur base de considérations linguistiques, tout indique qu'il s'agit d'une seule et même langue, les locuteurs peuvent néanmoins le nier. Ainsi, malgré le fait qu'ils se considèrent comme étant des Balaari, parlant uniquement le laari, les Bakongo restent attachés à leur étiquette ethnique qui leur permet de se distinguer. Les frontières ethniques ne sont donc pas figées comme on pourrait le croire ; elles peuvent ou ne pas refléter l'identité historique, territoriale, linguistique, etc.

Références

- Bagamboula, Élise Solange, *Les dialectes koongo de la région du Pool : description géolinguistique et mesure de l'intelligibilité*, mémoire de Maîtrise, Brazzaville, Université Marien Ngouabi, 1992.
- Balandier, Georges, *Sociologie des Brazzavilles noires*, [s.l.], Éditions Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1985 [1956].
- Jacquot, André, « Forme du pronom de 2^e personne du singulier en kikongo », *Journal of African Languages*, vol. 6, n° 1, 1967, p. 58-60.
- Jacquot, André, « Étude descriptive de la langue laadi », thèse de doctorat, Paris V, Université de Lille, 1982 [1971].
- Laman, Karl Edvard, « Dictionnaire kikongo-français avec une étude phonétique décrivant les dialectes les plus importants de la langue dite kikongo », mémoire, Institut Royal Colonial Belge, Université Upsala, 1932.
- Lumwamu, François, « Sur les classes nominales et le nombre dans une langue bantu », *Cahiers d'études africaines*, 1970, vol. 10, n° 40, p. 489-529.
- Ndamba, Josué, Marcel Missakidi et Célestin Nsadi, « Les langues des marchés au Congo », dans Louis-Jean Calvet et coll. (dir), *Les langues des marchés en Afrique*, Aix-en Provence, Institut d'études créoles et francophones, Université de Provence, 1992, p. 65-105.
- Nsonde, Jean De Dieu, *Parlons kikongo : le lavi de Brazzaville et sa culture*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Schaub, Révérent Père, *Grammaire lari*, Brazzaville, 1978.
- Streiff-Fénart, Jocelyne, *Frontières et catégorisations ethniques : Fredrik Barth et le LP*, en ligne, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01110456>, consulté le 26 septembre 2017.
- Vansina, Jan, « Notes sur l'origine du royaume de kongo », *The Journal of African History*, vol. 4, n° 1, 1963, p. 33-38.
- Wikipédia, « Département du Pool », <https://lc.cx/mDGT>.

Le français au Cameroun : constructions socio-identitaires et significativité

Venant Eloundou Eloundou
Université de Yaoundé 1, Cameroun

Résumé : Cette étude se focalise sur les modes de constructions socio-identitaires du français au Cameroun. Mettant à contribution la théorie des représentations et l'approche phénoménologique-herméneutique, nous avons scruté tour à tour les catégorisations du français sous le prisme de l'ethnie en termes de caractérisation identitaire et axiologique, ce qui a permis de déboucher sur les fondements stéréotypés des différentes images péjoratives et mélioratives du français pratiqué par certaines composantes ethniques du pays. Il ressort de l'étude que les discours épilinguistiques caractérisent le français à partir de quelques traits linguistiques et syntaxiques. Ces constructions donnent lieu à des généralisations quant aux usages du français par certaines ethnies, occultant ainsi les parcours scolaires et les modes d'appropriation du français. Les représentations analysées reposent essentiellement sur des discours doxiques qui circulent au Cameroun. Elles visent des positions socioprofessionnelles. Par l'entremise de ces stéréotypes, chaque ethnie voudrait conserver et revendiquer un terrain socioprofessionnel.

Mots-clés : caractérisation ; ethnie ; évaluation ; identité ; stéréotype ; valorisation

Abstract: This study examines the socio-identity construction patterns of French in Cameroon. Using the theory of representations and of the phenomenological-hermeneutical approach, we examine the categorizations of French under the prism of the ethnic group in terms of identity and axiological characterization. This categorization has led to the identification of the stereotypical foundations of various negative and positive images associated with the spoken French by some ethnic groups of the country. It emerges from the study that epilinguistic discourses characterize French from a few linguistic and syntactic features. These constructions give rise to generalizations in the usage of French by certain ethnic groups, thus obscuring the educational paths and modes of appropriation of French. The analyzed representations are primarily based on doxastic discourses circulating in Cameroon. They target socio-professional positions. Through these stereotypes, each ethnic group wants to preserve and claim a socio-professional ground.

Keywords: characterization; ethnicity; evaluation; identity; stereotype; valorization